



Avant-Propos

Anne Dunan-Page, Clotilde Prunier

► To cite this version:

Anne Dunan-Page, Clotilde Prunier. Avant-Propos. Anne Dunan-Page et Clotilde Prunier. Croire à la lettre. Religion et Epistolarité dans l'espace franco-britannique (XVIIe-XVIIIe siècles), Presses Universitaires de la Méditerranée, pp.11-21, 2012, Le Spectateur Européen. hal-00835289

HAL Id: hal-00835289

<https://hal.science/hal-00835289>

Submitted on 18 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Avant-Propos

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, composer, envoyer, lire, détruire, préserver, annoter, publier une lettre étaient des actes socialement marqués, conditionnés par des intentions multiples et subordonnés à l'acquisition de compétences variées. L'expéditeur, par exemple, devait tout d'abord être lettré, ce par quoi on entend maîtriser les règles de la graphie, si ce n'est de l'orthographe, être capable de déchiffrer une éventuelle réponse et de manier certains usages par lesquels se reconnaît un document épistolaire : formule d'introduction, formule de conclusion, signature, date, adresse du correspondant. Il devait en outre disposer d'objets nécessaires à son dessein : bureau ou simple tablette, plume, encre, papier, cachet et enfin posséder une connaissance, au moins empirique, des mécanismes par lesquels sa lettre serait distribuée (domestiques, marchands, colporteurs, voyageurs ou systèmes postaux), ainsi que de son coût éventuel¹.

Aucune présentation de l'acte épistolaire, si minimale fût-elle, ne saurait toutefois rendre compte de la diversité des situations humaines et culturelles. Certains correspondants, illettrés, atteints d'infirmités physiques allant de la cécité à la paralysie, ou engagés dans des échanges professionnels, pouvaient parfaitement dicter une lettre à un élève, à un secrétaire ou à un copiste et se faire lire une réponse. D'autres composaient des lettres fictives n'ayant pas de destinataire réel, contribuant à rendre inopérante toute distinction hâtive entre histoire et fiction ; d'autres encore, attirant notre attention sur l'absence d'adéquation entre « auteur » et « signataire », se jugeant indignes d'entretenir une correspondance, s'allouaient en secret les services d'auteurs plus aguerris. D'autres enfin, clandestins, prisonniers ou tout simplement amants illicites, devaient avoir recours à des systèmes codés, protéger leur anonymat et celui de leurs correspondants, et s'assurer de la fiabilité, au moins relative, de canaux de diffusion non officiels.

Comment donc parler de la lettre en histoire, une fois identifiée la spécificité des contextes sociologiques et culturels² ? Doit-on la définir en des termes purement

¹ Pour rendre compte de l'ensemble de ces pratiques et compétences, Susan Whyman a forgé le concept d'« *epistolary literacy* », Susan E. WHYMAN, *The Pen and the People : English Letter Writers, 1660-1800*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 9, 76-77.

² Envisager les lettres en tant que phénomènes culturels n'invalide bien évidemment pas les approches diachroniques, voir notamment Mireille BOSSIS (éd.), *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Steiner, 1990, David BARTON et Nigel HALL (éd.), *Letter*

matériels ou bien textuels ? Selon les intentions des expéditeurs, la réception des destinataires, son éventuelle relation à la fiction et aux autres genres, son caractère privé ou public³ ? Doit-on plutôt rechercher une combinaison de plusieurs critères endogènes et exogènes et si oui, lesquels et comment les hiérarchiser ?

En France, comme en Grande-Bretagne, les XVII^e et XVIII^e siècles furent marqués par de profonds bouleversements d'une « culture épistolaire⁴ » qui explose, défie les tentatives de catégorisation, et à laquelle participe alors l'ensemble de la société, comme l'ont notamment démontré les travaux de Roger Chartier, Gary Schneider, Susan Whyman et Clare Brant⁵. Les correspondances des siècles précédents pouvaient être de nature variée : domestiques (préservées par des familles issues de la noblesse qui se les transmettaient de génération en génération), officielles (monarques, diplomates, ecclésiastiques et courtisans échangeaient naturellement des documents), scientifiques ou encore économiques. La plupart, cependant, bien qu'à des degrés divers, tend à refléter l'univers d'une élite sociale, souvent pétrie de culture antique, souvent passée par les universités et rompue aux modèles épistolaires privilégiés par une éducation humaniste.

Les siècles étudiés dans ce volume furent marqués par des bouleversements profonds qui aboutirent à une « sacralisation » de la pratique épistolaire, selon

Writing as Social Practice, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, 1999, Rebecca EALE (éd.), *Epistolary Selves : Letters and Letter-Writers, 1600-1945*, Aldershot, Ashgate, 1999, Amanda GILROY et W.M. VERHOEVEN (éd.), *Epistolary Histories : Letters, Fiction, Culture*, Charlottesville et Londres, University Press of Virginia, 2000.

³ Pour une remise en cause des thèses d'Habermas selon une perspective qui prend en compte le genre des auteurs et l'abandon d'un modèle politique patriarcal au profit d'un modèle contractuel, voir Elizabeth HECKENDORN COOK, « The Eighteenth-Century Epistolary Body and the Public Sphere », *Epistolary Bodies : Gender and Genre in the Eighteenth-Century Republic of Letters*, Stanford, Stanford University Press, 1996, p. 5-29 et Cecile M. JAGODZINSKI, « 'Extasies in Letters' : Reading Personal Letters in Print », *Privacy and Print : Reading and Writing in Seventeenth-Century England*, Charlottesville et Londres, University Press of Virginia, 1999, p. 74-93. Clare Brant privilégie le terme « personnel » (*personal*) plutôt que « privé » (*private*) pour le XVIII^e siècle où les lettres étaient souvent rédigées en public et destinées à circuler largement, Claire BRANT, *Eighteenth-Century Letters and British Culture*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2006, p. 5. James Daybell, quant à lui, a recours au terme « intimes » (*intimate*) pour qualifier des lettres « destinées à un seul lecteur », James DAYBELL, *Women Letter-Writers in Tudor England*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 2.

⁴ « Culture of epistolarity » est utilisé par Gary SCHNEIDER, *The Culture of Epistolarity : Vernacular Letters and Letter Writing in Early Modern England, 1500-1700*, Newark, University of Delaware Press, 2005, p. 15.

⁵ Alain BOUREAU, Roger CHARTIER, Cécile DAUPHIN *et al.*, *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, éd. Roger CHARTIER, Paris, Fayard, 1991, WHYMAN, *The Pen and the People* mais aussi *Sociability and Power in Late-Stuart England : The Cultural Worlds of the Verneys 1660-1720*, Oxford, Oxford University Press, 1999, BRANT et SCHNEIDER. Voir également Marie-Claire HOOCK-DEMARLE, *L'Europe des lettres : réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008.

l'expression d'un correspondant du XVIII^e siècle rapportée par Susan Whyman⁶. Cet intérêt grandissant pour les lettres, de moins en moins formelles et, paradoxalement, de plus en plus dignes d'être préservées, archivées et collectionnées, se manifeste notamment par la place réservée aux correspondances dans les grandes collections manuscrites léguées aux bibliothèques au XVIII^e siècle. La convergence d'un faisceau de facteurs socio-culturels, éducatifs, religieux, économiques et politiques (entrée des femmes dans la sphère publique, insistance sur la lecture en milieu protestant, développement des infrastructures, essor du commerce et des empires, impact des révolutions...) plaça la lettre au cœur de la vie de chacun au point de « saturer » la culture des Lumières⁷.

Les nombreux secrétaires et manuels à l'attention des correspondants, en langue vernaculaire, proposaient en parallèle un ensemble de codes, de conventions, de modèles de lettres, et prodiguaient un enseignement par l'exemple plutôt que par la règle. Se voulant à la fois exhaustifs, pratiques et moraux, au point que Linda Mitchell compare leur importance à celle de la Bible⁸, ils servaient à réguler la vie en société et les modes d'échanges entre tous ses acteurs, des marchands et négociants en passant par les professionnels de l'armée, les marins, les apprentis, les domestiques et les châtelaines⁹. « [F]orme littéraire par excellence du quotidien¹⁰ », selon l'heureuse formule de Claire Brant, la lettre se démocratisa, devint un élément clé de promotion sociale et de standardisation de la langue, tout en contribuant à maintenir les liens distendus par les migrations économiques, les guerres et la colonisation, et en jouant un rôle de vecteur de l'actualité politique.

⁶ WHYMAN, *The Pen and the People*, p. 47.

⁷ L'expression est d'Elizabeth HECKENDORN COOK, p. 17.

⁸ Linda C. MITCHELL, « Entertainment and Instruction : Women's Roles in the English Epistolary Tradition », *Huntington Library Quarterly*, 66/3.4, 2003, p. 331-47 (p. 334).

⁹ Voir l'introduction à l'édition facsimilée de ces manuels, Eve TAVOR BANNET, *British and American Letter Manuals, 1680-1810*, 4 vol., Londres, Pickering & Chatto, 2008, vol. I, p. xi-xxiv. Prenant en compte la diversité des règles proposées, Tavor Bannet note que les secrétaires apprenaient notamment « aux professionnels et aux agents gouvernementaux comment entretenir des relations avec leurs protecteurs, aux apprentis, négociants et marchands, comment cultiver une éthique protestante et les vertus requises pour la construction de l'empire, aux maîtres, comment se comporter envers leurs domestiques, aux parents, comment éduquer leurs fils et leurs filles et aux familles, comment policer les interactions domestiques et sociales » (p. xii, nous traduisons). Pour la période Tudor, voir DAYBELL, p. 17-26, et sur l'épistolographie vernaculaire, Lawrence D. GREEN, « French Letters and English Anxiety in the Seventeenth Century », *Huntington Library Quarterly*, 66/3.4, 2003, p. 263-74.

¹⁰ « [T]he letter is the literary form par excellence of the everyday », BRANT, p. 17 (nous traduisons).

La prise en compte de cette ouverture progressive à l'ensemble de la société, les obstacles méthodologiques relevant de la définition du sujet, la difficulté à catégoriser un corpus « réel » et « fictionnel » immense et hétérogène, la reconnaissance de la dimension matérielle de la lettre-objet, ont contribué depuis une dizaine d'années à l'émergence d'une nouvelle discipline scientifique entièrement dédiée à l'étude des lettres et, en son sein, à l'étude des lettres aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'« épistolarité » semble ainsi en voie d'institutionnalisation. Le terme, s'il fut longtemps utilisé dans un sens restreint (« l'usage des propriétés formelles de la lettre pour créer du sens¹¹ »), nous permet aujourd'hui de faire référence à l'ensemble des critères formels, culturels, sociologiques et littéraires associés aux lettres et aux correspondances, ainsi qu'à un domaine de recherche, et c'est dans ce sens large que nous l'employons ici.

L'interaction entre les cultures manuscrite et imprimée, l'échec ou le succès des mécanismes de diffusion, les relations entre la lettre et la fiction, la conversation et les salons, les modèles de composition, les correspondances féminines, les correspondances savantes, les réseaux, sont désormais au cœur d'une riche bibliographie dont les plus illustres représentants combinent fructueusement plusieurs approches critiques¹². Si les chaires associées à l'épistolarité restent encore rares, un nombre important de programmes de recherche lui sont exclusivement consacrés. Il n'est sans doute pas fortuit que les spécialistes de la question soient aussi aujourd'hui parmi les plus enclins à utiliser les ressources de l'âge numérique et à adopter la philosophie naissante des humanités numériques : éditions électroniques de correspondances, bases de données, traitement informatique des corpus, numérisation des archives¹³.

¹¹ « [T]he use of the letter's formal properties to create meaning », Janet Gurkin ALTMAN, *Epistolarity : Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, p. 4 (nous traduisons).

¹² Très sélectivement, outre les travaux mentionnés précédemment, on peut citer, Mary A. FAVRET, *Romantic Correspondence : Women, Politics and the Fiction of Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, Thomas O. BEEBEE, *Epistolary Fiction in Europe, 1500-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, Lynne MAGNUSSON, *Shakespeare and Social Dialogue : Dramatic Language and Elizabethan Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, Susan M. FITZMAURICE, *The Familiar Letter in Early Modern English : A Pragmatic Approach*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, 2002, James HOW, *Epistolary Spaces : English Letter Writing from the Foundation of the Post Office to Richardson's Clarissa*, Aldershot, Ashgate, 2003, Eve TAVOR BANNET, *Empire of Letters : Letter Manuals and Transatlantic Correspondence, 1688-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, Alan STEWART, *Shakespeare's Letters*, Oxford, Oxford University Press, 2008. Voir également les actes du colloque de l'université de Groningen (novembre 1994) dirigés par Amanda GILROY et W.M. VERHOEVEN, dans un numéro spécial de la revue *Prose Studies*, 19.2, 1996.

¹³ Voir en particulier les activités des groupes et des programmes de recherche suivants : *L'Association Interdisciplinaire de Recherches sur L'Épistolaire (AIRE)*, <http://www.epistolaire.org>, *The Centre for Editing Lives and Letters* (CELL, Queen Mary, University of London), <http://www.livesandletters.ac.uk>,

*

* *

Quelle est donc la place du présent volume dans ce champ disciplinaire en plein essor méthodologique et technologique et l'originalité de la démarche proposée par ses auteurs ?

Si les historiens ont très tôt reconnu l'importance des lettres comme documents, les correspondances ne sont devenues que relativement récemment des objets d'études à part entière, grâce aux travaux d'historiens des faits culturels comme Gary Schneider, James Daybell et Susan Whyman, qui ont attiré notre attention sur la matérialité de la lettre grâce à des corpus archivistiques. Des collections plus restreintes ont récemment fait l'objet d'excellentes monographies qui proposent d'analyser certaines communautés à travers leurs correspondances et non les correspondances *per se*¹⁴.

On peut donc, en règle générale, opérer une distinction entre les historiens de l'épistolarité et les historiens dont le corpus est épistolaire, même si parfois, comme dans le cas de l'étude de James Daybell consacrée aux correspondances féminines sous le règne des Tudors, la perspective est double. Daybell propose en effet de rendre compte des lettres (non fictives) en s'intéressant à un ensemble de facteurs culturels : l'importance de la culture manuscrite des femmes et de leurs réseaux, le statut des lettres en tant que documents « privés », « personnels » ou « autobiographiques », la fonction de l'activité épistolaire comme processus collaboratif ou encore le degré auquel le langage reflète l'émotion et l'émergence de la subjectivité¹⁵.

Statistiquement, les études sur l'épistolarité restent cependant dominées par les spécialistes de littérature qui sont peut-être davantage que d'autres confrontés à l'épineux problème de l'agencement de leur corpus. Si l'on peut certes s'en tenir à des cas d'étude (un seul auteur ou une seule correspondance) avec des résultats probants, l'éclatement générique évoqué plus haut a conduit les chercheurs à adopter des

The Electronic Enlightenment (Oxford), <http://www.e-enlightenment.com>, *Cultures of Knowledge : An Intellectual Geography of the Seventeenth-Century Republic of Letters* (Oxford), <http://www.history.ox.ac.uk/cofk>.

¹⁴ Par exemple, Gabriel GLICKMAN, *The English Catholic Community, 1688-1745*, Woodbridge, Boydell Press, 2009.

¹⁵ DAYBELL, « Introduction », p. 1-31. Voir également, Roderick J. LYALL, « The construction of a rhetorical voice in sixteenth-century Scottish letters », *Prose Studies*, 19.2, 1996, p. 127-35.

méthodes de classement plus inventives, par types de lettres ou de correspondances¹⁶, selon le genre¹⁷ ou le statut des auteurs (parent, amant, criminel, citoyen, voyageur, historien¹⁸). Les correspondances traitant rarement d'un seul et même sujet, les chercheurs ont naturellement opté pour des économies leur permettant de rendre compte au mieux de la richesse et de la diversité de leur corpus. Il est ainsi rare de trouver un ouvrage entièrement consacré à une thématique.

S'il est cependant un domaine dans lequel la lettre, aux XVII^e et XVIII^e siècles, a acquis un statut particulier, qui mérite un traitement spécifique et des approches à la fois historiques, culturelles et littéraires, c'est bien celui de la religion. Elle n'est pourtant abordée que de façon discrète dans certains ouvrages (chez Susan Whyman qui s'intéresse à la culture dissidente anglaise, dans un chapitre de Cecile Jagodzinski sur les lettres de Charles Ier et de John Donne, de Clare Brant sur l'épistolier « chrétien ») ainsi que dans les travaux de Sargent Bush sur John Cotton¹⁹ et, récemment, de Michael Davies sur John Bunyan. Brant concède sans peine que les lettres de controverses théologiques représentaient pourtant le plus important corpus de lettres imprimées au XVIII^e siècle²⁰.

Ce volume représente donc la première tentative systématique d'analyse des relations entre la religion et l'épistolarité dans leur rapport dialogique : comment la théologie, les pratiques religieuses, la pastorale, la spiritualité, l'ecclésiologie furent

¹⁶ Par exemple, HOW et, pour différents types de lettres (pétitions, lettres d'invectives, lettres de mères à leur fils, à leur fille, lettres d'épouses à leur mari...), DAYBELL.

¹⁷ Par exemple, FAVRET, HECKENDORN COOK, DAYBELL, GILROY et VERHOEVEN (éd.), Part I, « Epistolarity and Femininity », p. 29-98, HOOCK-DEMARLE, chap. 6 « l'Europe des épistoliers », p. 261-326, Susan WHYMAN, « The Correspondence of Esther Masham and John Locke : A Study in Epistolary Silences », *Huntington Library Quarterly*, 66/3.4, 2003, p. 275-305, Fritz NIES, « Un genre féminin ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 78.6, 1978, p. 100-103, Marie-France SILVER et Marie-Laure Girou SWIDERSKI (éd.), *Femmes en toutes lettres. Les épistoliers du XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000 et Alain KERHERVÉ, *Mary Delany (1700-1788). Une épistolière anglaise du XVIII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004. Le volume 13.1 de *Women's Writing*, paru en mars 2006, est intégralement consacré à l'épistolaire et dans la bibliographie secondaire 2008-2009 du numéro 35 de la Revue de l'AIRE, on ne recense pas moins de seize études réservées à des lettres de femmes.

¹⁸ Voir BRANT.

¹⁹ WHYMAN, *The Pen and the People*, p. 112-57, 223-24, JAGODZINSKI, p. 74-93 et BRANT, p. 246-330, Sargent BUSH, Jr, « Epistolary Counseling in the Puritan Movement : The Example of John Cotton », dans Francis J. BREMER (éd.), *Puritanism : Transatlantic Perspectives on a Seventeenth-century Anglo-American Faith*, Boston, Massachusetts Historical Society, 1993, p. 127-46, Michael DAVIES, « Spirit in the Letters. John Bunyan's Congregational Epistles », *Seventeenth Century* 25/2, 2009, p. 323-60. Voir également Constance M. FUREY, *Erasmus, Contarini and the Religious Republic of Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, Grant BOSWELL, « Letter Writing among the Jesuits : Antonio Possevino's Advice in the *Bibliotheca Selecta* (1593) », *Huntington Library Quarterly*, 66/3.4, 2003, p. 247-62. Pour un traitement de la morale dans les secrétaires, voir MITCHELL.

²⁰ BRANT, p. 13, 283.

présentées et représentées dans les lettres et, inversement, comment les circonstances de la composition épistolaire ont pu influencer les croyances, les pratiques, les discours religieux et transformer la vie spirituelle et ecclésiale des correspondants.

Dans des siècles marqués par de virulents débats, indissociables du climat politique, sur les doctrines, les pratiques, les rituels, l'orthodoxie et la dissidence, apposer son nom au bas d'une missive n'était jamais chose anodine. Envoyer une lettre pouvait se révéler dangereux : confiée à un agent chargé de la transmettre, elle pouvait être interceptée et son contenu travesti dès qu'elle quittait la relative protection que lui offrait le cabinet de son ou de ses expéditeurs. Objet d'anxiété, elle devenait parfois le témoin muet de la duplicité, de la trahison ou de l'hérésie supposée de ses signataires²¹. Exprimant des positions qui remettaient en question, contredisaient, voire ridiculisaient les gouvernements et les Églises, les lettres occupaient un espace souvent mal défini entre la sphère publique et la sphère privée et les cultures manuscrite et imprimée. Des motifs très variés présidaient à leur écriture, à leur lecture (parfois individuelle, parfois collective), à leur préservation et à leur transmission et il n'est pas toujours aisé de les différencier d'autres genres, comme l'essai ou le pamphlet.

Documents privilégiés pour saisir les idées, les polémiques, les débats religieux, les lettres constituaient en outre le principal outil de communication et d'échanges entre les croyants, les congrégations et les communautés, mais aussi entre les membres du clergé et les fidèles. Elles se trouvaient investies d'une signification toute particulière en périodes de tensions théologico-politiques lorsque l'exil, la clandestinité ou l'emprisonnement imposaient une distance physique entre les laïcs et la hiérarchie ecclésiale.

Enfin la lettre, qu'elle soit ouverte ou secrète, qu'elle appelle une réponse ou le silence, qu'elle soit isolée ou fasse partie d'un corpus plus large, est un moyen d'investigation de la piété aux XVII^e et XVIII^e siècles. Se posent alors les questions de l'expression du sentiment religieux, de ses rapports avec l'oralité, de sa sincérité, et du conflit éventuel entre la norme et le décorum épistolaires et la rhétorique de l'émotion²². L'écriture épistolaire pouvait en outre revêtir un aspect performatif et devenir un acte de foi, rapprochant ainsi les lettres des genres dévotionnels.

²¹ Sur l'anxiété générée par les échanges épistolaires, le peu de fiabilité des mécanismes de diffusion et les retards, voir SCHNEIDER, p. 74-108.

²² Voir notamment SCHNEIDER, p. 109-42.

*

* *

Il eût été impossible d'évaluer la complexité de ces mécanismes en adoptant une perspective critique uniforme. Les chapitres suivants instaurent un dialogue entre des chercheurs en sciences humaines, spécialistes d'histoire, de littérature et de théologie, chacun apportant les outils conceptuels propres à sa discipline et à son champ d'investigation. Plus précisément, ces auteurs ont été amenés à relever un triple défi. Premièrement, rendre compte de la diversité des situations et des genres épistolaires en s'interrogeant sur la composition de lettres clandestines, de lettres de mission, de lettres pastorales ou d'exhortation, de lettres polémiques ou de lettres philosophiques et de leur rapport à l'autorité. Deuxièmement, définir la façon dont les correspondances ont influencé les débats religieux, sans pour autant négliger l'aspect matériel des lettres, leurs dispositifs, le contexte dans lequel elles furent composées et circulèrent. Troisièmement, ne pas se limiter à une seule aire géographique mais définir un espace où coexistent plusieurs confessions. Dans ce schéma comparatiste, l'espace franco-britannique nous a paru constituer une entité privilégiée, dont les diverses composantes étaient en dialogue permanent à l'époque moderne, le modèle français ayant grandement influencé l'écriture épistolaire britannique²³, une entité permettant de faire entrer en résonnance les correspondances catholiques – romaine ou gallicane – et protestantes – huguenotes ou anglicanes.

Ces trois approches (les questions de définitions et de genres, l'importance de la lettre dans les polémiques et dans les conflits, la perspective internationale et interconfessionnelle) révèlent que ce volume n'a ni l'ambition ni la prétention de répondre à la totalité des points précédemment soulevés sur les rapports entre religion et épistolarité. Notre réflexion s'inscrit dans une démarche novatrice qui pose les jalons certes thématiques, mais aussi méthodologiques et conceptuels, de recherches futures à la fois sur l'interaction entre théologie, croyances, superstitions, pratiques, spiritualité et

²³ Pour le modèle français, voir GREEN et pour une approche comparatiste de la fiction épistolaire dans l'espace franco-britannique, ALTMAN, FAVRET, BEEBEE, et Lucie COMPARINI (éd.), *Pamela européenne. Parcours d'une figure mythique dans l'Europe des Lumières*, « Le Spectateur Européen », n° hors série, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2009.

culture épistolaire et sur la nécessité d'une approche comparatiste. Étant donné la nouveauté de la démarche et du champ d'investigation, on peut alors formuler le souhait que d'autres ouvrages viennent bientôt le compléter, qui élargiront le propos à l'ensemble de l'Europe entre l'Âge classique et les Lumières et à des correspondances autres que chrétiennes – catholiques ou réformées²⁴.

Les chapitres ont été organisés en aires de recherche à la fois distinctes et complémentaires. L'introduction révèle l'importance des codes de composition et des secrétaires proposant à la fois des théories épistolaires et des modèles de lettres. La première partie, « Les conflits et leur résolution », révèle le rôle des lettres dans la constitution des orthodoxies et des hétérodoxies, lorsque les polémiques transforment l'espace épistolaire en un lieu d'affrontement entre les confessions religieuses²⁵. La deuxième partie, « Maintenir et rétablir la religion », s'attache aux spécificités des correspondances clandestines en période de persécutions, tout en disséquant les stratégies de résistance de l'Église catholique pendant la Révolution française et des Églises protestantes du Refuge européen. La troisième et dernière partie, « Facettes de la correspondance huguenote », présente des chapitres examinant le rôle central des correspondances dans la culture huguenote et la spécificité du protestantisme français tel qu'il fut pensé, compris et diffusé sur la scène européenne.

Du maintien de la foi à l'expression du doute, en passant par des tentatives de coercition, l'expression clandestine de doctrines hérétiques ou encore la réaffirmation de l'orthodoxie, les lettres et les correspondances constituent l'un des corpus les plus riches pour une étude des hommes, des communautés ecclésiales et des idées religieuses aux XVII^e et XVIII^e siècles. Nous ouvrons ici un espace de dialogue entre le religieux et l'épistolaire, où s'entrechoquent les conventions, les protocoles, les idées, les traditions, les polémiques et les discours, dans des siècles de bouleversements épistémologiques, dans un espace catholique et réformé, marqué tout à la fois par les révolutions et les restaurations, les persécutions et la tolérance, le pluralisme, le radicalisme et la montée du sécularisme.

²⁴ On peut regretter le nombre relativement limité à ce jour d'études sur les réseaux épistolaires entre l'Europe et les colonies aux XVII^e et XVIII^e siècles, comparé à celles sur l'Amérique du Nord (voir notamment TAVOR BANNET, *Empire of Letters*).

²⁵ Pour la définition du concept d'« espace épistolaire », en lien avec l'émergence du *Post Office* produisant un « nouveau niveau de connectivité », voir HOW, p. 4-9 (nous traduisons).

Anne DUNAN-PAGE
Aix-Marseille Université
Institut Universitaire de France

Clotilde PRUNIER
Université Paris Ouest Nanterre La Défense